

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

« *Faire bleu* », 2000

Six tragédies miniatures, 2006

La Jeune Fille de Cranach, 2008

chez d'autres éditeurs

Les Incertains

Tapuscrit / Théâtre Ouvert, 1979

Doublages

Albin Michel, 1981

Vater land, le pays de nos pères

(avec Bernard Bloch)

Théâtre Ouvert / Enjeux, 1983

Boucherie de nuit, Mado

Autrement / 5 auteurs, 1986 ; réed. L'Avant-Scène théâtre, 1995

La Fin des monstres

L'Avant-Scène théâtre, 1995

5 Clés

Lansman / La Comédie de Saint-Étienne, 2006

JEAN-PAUL WENZEL

Loin d'Hagondange

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Loin d'Hagondange a été présentée pour la première fois à Théâtre Ouvert en Avignon en 1975 par Jean-Paul Wenzel, avec Andrée Tainsy (Marie), Maurice Jugnot (Georges) et Claudine Fiévet (Françoise). Elle a été créée à la Comédie de Caen en 1976 dans une mise en scène de l'auteur, avec la même distribution (Prix du Syndicat de la critique), puis l'année suivante au TNP de Villeurbanne dans une mise en scène de Patrice Chéreau.

La pièce a été traduite et représentée dans une vingtaine de pays.

Loin d'Hagondange a été publiée pour la première fois en 1975 aux éditions Stock dans la collection « Théâtre Ouvert » dirigée par Lucien Attoun et chez Actes Sud en 1995 dans la collection « Répliques » dirigée par Hélène Waysbord et Michel Vinaver.

© 2008, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS

1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-238-2

J'ai écrit *Loin d'Hagondange* en 1975, à 27 ans. Une façon de mettre en jeu la parole de ceux qui ne l'ont pas.

La pièce raconte en quatorze tableaux des éclats de vie d'un couple d'ouvriers d'Hagondange, Georges et Marie, dont la vie ne fut rythmée que par le travail aux aciéries, et qui, rendus à la « vacance » à l'aube de leur vieillesse, ne savent pas comment entreprendre cette soudaine « liberté », se laissent insidieusement envahir par le sentiment de leur inutilité et de ce temps vertigineux à combler...

Dans la pièce, le rapport au temps, au langage, est travaillé de manière à en dénoncer les ravages. Et si les personnages utilisent, pour parler, des formules stéréotypées du quotidien, elles ne s'inscrivent pas pour autant dans un ensemble « exotique » rassurant où l'on reconnaîtrait son voisin de palier ou sa gardienne d'immeuble mais, disloquées, criblées de silence et comme en suspension au-dessus du précipice, elles mettent en évidence « par défaut » la parole confisquée, cette forme d'oppression sociale dont est victime le couple d'ouvriers.

On a volé aux gens leur langage, mais derrière les phrases d'emprunt, ils existent... L'écriture du « banal » est un travail sur la corde raide car il faut que la dimension critique soit perçue. L'écriture des lieux communs procède ici par ruptures, par bonds, par concentrations de traits, par accidents, accentuations. Pour tout cela elle échappe au naturalisme.

Vingt-cinq ans après l'écriture de *Loin d'Hagondange*, je suis retourné sur l'ancien site des aciéries d'Hagondange où, en lieu et place, on avait construit *Le Parc des Schtroumpfs*. Les sidérurgistes étaient partis à la retraite ou avaient été mis en pré-retraite, leurs enfants travaillaient dans ce parc de loisirs et avaient, pour certains, endossé le déguisement des petits bonshommes bleus. En écho à *Loin d'Hagondange*, j'ai donc écrit « *Faire Bleu* »¹ et j'ai mis en scène le diptyque en 1999.

J'ai voulu mettre en regard l'histoire de ces deux couples d'ouvriers à la retraite, à vingt-cinq ans d'intervalle, leur manière « d'encaisser » le choc, l'inquiétude, le désarroi, voir les déflagrations visibles et invisibles que cela provoque dans leur vie de tous les jours, dans la conscience qu'ils ont d'eux-mêmes, de l'autre, du temps qu'il leur reste à vivre... de l'infini !

JEAN-PAUL WENZEL

1. Publiée aux éditions Les Solitaires Intempestifs en 2000.

Voici une courte pièce que j'ai lue d'abord, puis que j'ai vue dans une très belle mise en scène de l'auteur, et dont la force m'a bouleversé : puissé-je parvenir à transmettre cette émotion : c'était comme une protestation devant le vieillissement des corps et devant l'idée même de la retraite, c'était comme un refus de ces deux êtres qui ne savent pas qu'on peut se révolter, qui ont dépensé leur vie à payer très cher le temps qu'ils pourront passer plus tard à bien vivre, et qui n'osent pas découvrir qu'il n'y a plus rien à vivre, que c'était avant qu'il fallait vivre. Il s'agit d'une pièce terrible parce qu'elle n'est ni cruelle, ni sentimentale, ni pathétique. C'est une histoire comme des milliers d'autres, l'histoire de deux personnes qui n'ont pas d'histoire – deux personnes comme on en voit peu au théâtre : les auteurs les convient rarement sur un plateau, quant aux salles, elles n'y entreraient jamais.

Ce texte pose des questions sur la vieillesse. Non pas sur le vieillissement provoqué par tel métier, tel mode d'existence, mais d'une manière plus large, sur ce qu'il faut faire quand tout se met à périliter, à déperir. Voici deux êtres qui ne savent que reconstruire ce qu'ils ont déjà vécu, en même temps, ils sont poussés par des révoltes qu'ils ne peuvent pas exprimer. Ils sont dévorés par le désir de vivre, mais rien n'est plus gênant comme des gens qui s'accrochent à l'existence : tout est ordonné pour que, – mangeant,

dormant –, ils ne fassent que survivre. Ils ne sont pas les plus malheureux, ni les plus misérables, ni les plus fous : c'est une détresse au fond très normale. Voilà, au fond, le plus terrible, car c'est là qu'apparaissent des vérités que l'on se cache quand on est plus jeune, et qui, ensuite, vous écrasent.

Je ne voudrais pas que les spectateurs se disent : « Oui, c'est bien ça, c'est bien comme ça dans la vie » et j'ai essayé de ne pas céder à la fascination du réel, cette fascination qui vous prend quand on regarde trop longtemps un objet, cette fascination devant l'inertie.

Entendre et voir cette pièce, c'est un peu comme rencontrer ces deux personnes sans les connaître, dans la rue, au café, ou dans un chemin de terre, et découvrir, sans rien savoir d'eux, qu'ils ont une âme très belle et très secrète et se demander alors : « Pourquoi tant de malheur ? », « Pourquoi tant de solitude ? », et puis être gêné de se poser ces questions parce qu'eux-mêmes ne se les posent jamais. Ils ne font que buter sur leur impuissance. Leur désespoir, ils n'en parlent pas, parce qu'il faut survivre. Mais à quel prix ?

PATRICE CHÉREAU

Préface du programme de la création de
Loin d'Hagondange au TNP de Villeurbanne, 1977

À Andrée Tainsy

PERSONNAGES

GEORGES, *retraité, 68 ans.*

MARIE, *sa femme, 73 ans.*

FRANÇOISE, *représentante, 27 ans.*

L'action se déroule dans une petite maison à la campagne.

Scène 1

*Dans la cuisine-salle à manger.
Georges nettoie ses pipes.
Marie s'active au rangement.*

GEORGES. – Je prendrais bien une tasse de thé.

MARIE. – C'est étrange... Ce n'est pourtant pas l'heure de prendre du thé ; et puis tu n'en prends jamais... Tu ne veux pas de café ? il y en a de prêt, je peux le réchauffer.

GEORGES. – C'est trop fort, je me sens nerveux, je préfère du thé.

MARIE. – Je vais faire chauffer de l'eau... Je n'ai que du thé en sachet.

GEORGES. – C'est dommage. J'aurais bien aimé boire une tasse de thé de Ceylan, c'est ce qu'il y a de meilleur.

MARIE. – Où as-tu été chercher ça, tu n'en as jamais bu auparavant. Tu es bizarre depuis quelque temps.

GEORGES. – À partir d’aujourd’hui je boirai du thé !
N’oublie pas quand tu feras les courses.

Temps.

MARIE. – Au fait, le chauffe-eau ne marche plus, tu pourras le regarder ?

GEORGES. – Oui, oui. Tout à l’heure, après le thé.

MARIE. – Cela fait trois jours que je ne peux pas tirer d’eau chaude, c’est embêtant pour la vaisselle... Et j’ai tout un paquet de linge à laver.

GEORGES. – Ça ne presse pas, le linge. Je regarderai le chauffe-eau.

Pause.

MARIE. – La garantie s’est terminée la semaine dernière. C’est bête, à une semaine près, on aurait pu le faire arranger gratuitement. Enfin ! Les appareils, ça ne choisit pas le moment pour tomber en panne... Quand même ! On dirait qu’il a été réglé pour marcher juste le temps de la garantie. C’est peut-être possible... Les choses sont de moins en moins solides maintenant.

GEORGES. – Je vais le regarder, ce n’est sûrement pas très grave.

MARIE. – Tu l’aimes fort, le thé ?

GEORGES. – Pas trop... Je ne sais pas. J’ai lu un article sur les propriétés du thé. Il faut en mettre une petite

cuiller par personne et le laisser infuser cinq à six minutes ; ça donne du tonus et cela énerve beaucoup moins que le café.

MARIE. – Tout dépend des personnes ; moi le thé m’énerve autant que le café et il me fait uriner beaucoup... C’est mauvais.

GEORGES. – Ce sont des blagues ; la tante Lucienne en a toujours bu et elle est bien conservée. C’est son secret.

MARIE. – Je n’ai jamais bu beaucoup de thé et je me sens bien... J’ai pourtant trois ans de plus que tante Lucienne.

GEORGES. – Il est trop chaud.

MARIE. – Laisse-le refroidir.

Temps.

GEORGES. – Je grignoterais bien un morceau.

MARIE. – Qu’est-ce qu’il te prend aujourd’hui... du thé... Et maintenant tu veux manger à dix heures ; tu ne peux pas attendre le déjeuner ?

GEORGES. – Ça n’a rien d’extraordinaire quand même ! j’ai un petit creux... un petit morceau, n’importe quoi.

MARIE. – Il me reste un peu de rillettes et un petit morceau de camembert.

GEORGES. – Ça ira très bien.

MARIE. – Je n'ai plus de pain, il va falloir que je descende tout à l'heure ; il y a des biscottes sans sel. (*Georges a un geste d'humeur.*)

Je t'en prie, ne t'énerve pas, ce n'est pas bon. Il y a un croûton, il est d'hier : la baguette, ça ne se garde pas... Non, il est trop dur, tu te casseras les dents.

GEORGES. – Prépare-moi trois biscottes de rillettes, moi je les casse toujours... Ce n'est pas mauvais le thé, ça a du goût... Je ne pensais pas. Tu achèteras du thé de Ceylan ; c'est autre chose.

MARIE. – Oui, oui !

GEORGES. – Les rillettes ont un petit goût. Tu ne trouves pas ?

MARIE. – Je n'y ai pas goûté... Non, je ne sens rien.

GEORGES. – Ah si ! il y a un léger goût de rance à la fin, goûte.

MARIE. – Je n'ai pas envie de manger des rillettes à cette heure-là.

GEORGES. – Ça va me faire du mal, je le sens. Vaut mieux les jeter, tu sais ! Je vais regarder le chauffe-eau... Les rillettes ne se conservent pas, même au frigidaire, tu devrais le savoir. Avec ta manie de tout conserver, tu vas m'empoisonner un jour... Où est le tournevis ?

MARIE. – Mais, Georges, dans l'atelier... sûrement.

Georges sort lentement. Marie le regarde en hochant la tête.

Noir.

Scène 2

Dans la cuisine. Georges répare le chauffe-eau.

GEORGES. – Quelle crasse il y a là-dedans, en un an ça s'accumule... On y voit goutte, il y a trop de poussière. Il n'y a pas une notice avec le bon de garantie... ça devient compliqué les appareils aujourd'hui. Passe-moi un chiffon, s'il te plaît ; ça doit être bouché... Qu'est-ce qu'on peut avaler comme poussière en un an, tu te rends compte...? Remarque le gaz dépose, mais tout de même. L'air pur de la campagne, tu parles ! Merci... Aïe !... le chiffon est trop fin... On y voit un peu mieux... Voyons, voyons. Ce n'est pas normal, ça bouge. Et pourtant c'est sur la notice... Ils pourraient être plus clairs quand même. Ils ne s'en foutent pas mal pourvu qu'ils vendent ! Plus rien n'est solide maintenant ! Avec leurs nouveaux alliages... ça ne vaut rien. Tu as une aiguille ou une épingle ? Il va peut-être falloir faire venir le réparateur... si ce n'est pas ça. Essayons... Les allumettes !

MARIE. – Fais attention.

Noir.

Scène 3

Dans la chambre à coucher.

GEORGES. – Tu as remonté le réveil ; je n'arrive pas à dormir.

MARIE. – C'est le thé ; ça énerve autant que le café, je te l'avais dit.

Temps.

Marie vérifie le réveil.

GEORGES. – Ne le fais sonner qu'à 7 h 30, demain c'est samedi. Il faut que je finisse le rangement dans l'atelier. Lundi je pourrai commencer sérieusement. Ce sera un bel atelier, propre...
Ma montre avance ou le réveil retarde.

Georges allume la radio.

MARIE. – Je ne dormais pas non plus... Il fait trop froid pour s'occuper du jardin, je peux t'aider demain ?

GEORGES. – Pas question, je ne m'occupe pas de ton fourneau. Ce lieu est à moi. Il faut s'y connaître. Ce n'est pas si facile.

(Georges prend Sélection sur la table de nuit.)

Alcoolémie. C'est une médication à base d'alcool, une intolérance à l'alcool ou la présence d'alcool dans le sang.

MARIE. – C'est un médicament.

GEORGES. – Non. L'intoxication due à cette présence d'alcool dans le sang commence à 0,50 gramme pour cent. Entre 0,80 gramme et 1,20 il y a motif à contravention pour un automobiliste. Au-delà de 1,20 gramme il y a délit.

Il y en a beaucoup qui auraient des contraventions s'ils étaient contrôlés ; il ne faut pas grand-chose pour avoir 0,80 gramme dans le sang, il paraît. Sclérose...

MARIE. – Ma sœur est morte de ça, de l'artériosclérose. Ce sont les artères qui durcissent.

GEORGES. – Oui. Ludique : capricieux, sensuel ou relatif au jeu.

MARIE. – Ce doit être quelque chose de sensuel.

GEORGES. – Non, ça vient du latin *ludus* qui veut dire jeu, je ne savais pas non plus. J'aurais pensé comme toi quelque chose de sensuel.

(Il rit.)

Ségrégatif. *a)* qui crée une séparation ; *b)* qui provoque un dessèchement ; *c)* confidentiel.

MARIE. – Ça vient de ségrégation. La ségrégation raciale.

GEORGES. – Bien. C'est le dérivé moderne de ségrégation : action de séparer les uns des autres, des groupes humains. Ah ! Ce n'est pas forcément une question de race alors... Titane : ça c'est du métal.

(Georges repose son livre.)

Quelle heure est-il ?